

## **Le noir nous va si bien**

Sylvie Granotier et Dominique Manotti

Paru dans les Cahiers de la sécurité et de la justice n°42, publié en juin 2018

*Téléchargé sur le site [www.dominiquemanotti.com](http://www.dominiquemanotti.com)*

*Les Cahiers de la sécurité et de la justice (publiés par l'Institut national des hautes études de la sécurité et de la justice) nous ont demandé une contribution pour leur numéro intitulé Une étude en noir : le crime et l'enquête dans la production culturelle. Le texte suivant est composé d'une première partie, écrite en commun, et du témoignage de chacune d'entre nous.*

Nous écrivons toutes deux des « romans noirs », et ce choix, pour l'une comme pour l'autre, nous a semblé d'emblée, quand il s'est agi d'écrire, relever de l'évidence. Mais nous sommes continuellement confrontées, de rencontres en débats, à la question, posée par nos lecteurs avec une nuance d'étonnement dans la voix : Pourquoi du « noir » ? De quelles inquiétudes cette question est-elle le symptôme ? En quoi le « noir » est-il dérangent ? Et comme nous sommes amies, que nous aimons le débat, et que nous croyons à ses vertus, l'envie nous a prises de répondre à la question à deux voix.

Une précision tout d'abord. Le roman noir n'est pas le roman policier. Si le roman policier est un genre qu'on peut, approximativement, définir par son contenu (un ou des crimes, un ou des enquêteurs qui résolvent la question centrale du coupable et ramènent l'ordre dans le chaos créé par la transgression), le roman noir, lui, se définit par le regard qu'il porte sur le monde (observer, chercher ce qui est caché, éclairer l'ombre, comprendre). Plutôt que l'interrogation formulée par le roman policier : Qui a tué ? le roman noir pose la question historique, voire métaphysique (l'auteur de noir n'a peur de rien) : Pourquoi un homme en tue-t-il un autre ? Qu'est ce qui a pu nous pousser vers ce « côté obscur de la force » ?

Parce que nous sommes porteuses d'une violence qui nous pousse à essayer de comprendre celle des autres ? C'est probable.

Parce que nous ressentons, l'une et l'autre, une forme de désespoir ou/et de révolte face au monde dans lequel nous vivons ? Sans doute.

Mais nous lie d'abord, fondamental dans nos vies, comme dans nos fictions, le goût du réel.

La réalité nous intéresse et en plus, nous l'aimons. La vie des autres, la politique, l'économie, l'histoire, la mécanique des pouvoirs, le rapport au travail, c'est de tout cela que nous nous nourrissons, chacune avec une approche différente mais qui se situe plutôt dans le sillage de la rubrique des faits divers du journal *Le Parisien - Aujourd'hui en France* que des émois intimes.

Enraciné dans le réel, le roman noir se situe pourtant aux antipodes de l'autofiction. Par nature, il raconte des histoires inventées. L'intrigue est sa charpente.

Notre attachement à la culture populaire a aussi joué son rôle dans notre choix d'une littérature de genre.

Avant d'écrire, nous aimions Dumas, Dickens, la Série Noire, les films noirs, les séries B, les westerns.

Culture populaire signifie, pour nous, accessible. Le « facile à lire », souvent suspect dans notre pays, fait notre fierté.

Nous plait aussi qu'elle échappe, sans complexes, aux références culturelles obligées. Sans nier l'héritage historique et collectif qui nous a fabriqués, nous apprécions le côté « art brut » d'un photographe comme Weegee ou d'un écrivain comme Bunker.

Ils nous rappellent au devoir d'invention et d'émancipation.

Si nous sommes, comme tant d'autres, passionnées par la littérature américaine, c'est qu'elle s'affranchit spontanément des dogmes et des conventions. Ses bons écrivains ne se soumettent pas à la langue commune, ils l'assouplissent à leur main.

C'est la promesse que fait miroiter le roman noir : liberté face aux codes de l'écriture, refus des filtres de la bienséance, confrontation aux tensions de notre époque.

Ce qui nous amène à ce paradoxe littéraire : le roman noir se soumet aux contraintes du genre et c'est pourtant l'endroit où l'auteur exerce la plus grande liberté, ou, du moins, la cherche avec les meilleures chances de la trouver.

Il est à la fois dans la droite ligne du roman, aujourd'hui classique, du dix-neuvième siècle et du cinéma du vingtième.

Il pose des règles qui peuvent sembler vulgairement commerciales mais que nous nous fixons comme une exigence, presque un défi.

Prendre le lecteur à la gorge et ne plus le lâcher, lui laisser additionner deux plus deux sans lui souffler la réponse, garder le fil conducteur constamment tendu et l'action en mouvement continu de scène en scène, surprendre, mais honnêtement, et conclure, de préférence sans faire de prisonniers.

Le roman noir pose la question des techniques narratives. Il s'autorise à les détourner, à les interpréter mais il n'en fait pas l'économie. Il s'agit de raconter des histoires, le mieux possible.

Le bâti de l'intrigue doit être sans faille, les amateurs du genre sont impitoyables, les relances du suspense participent du rythme, haletant, espère-t-on, les dialogues directs doivent donner à entendre des voix particulières et les personnages être d'autant mieux caractérisés que nous naviguons entre les stéréotypes du genre.

Reste enfin l'ultime, et souvent fatale pour ses auteurs, règle du roman noir : ne pas ennuyer le lecteur.

L'amateur de polar n'hésitera pas à nous lâcher dès le deuxième chapitre. Aucun critique ne lui dictera son opinion, il ne nous achète pas pour enjoliver sa bibliothèque ou parce qu'il est de bon ton de nous avoir lues.

Il compte sur nous en cas d'insomnie, de fatigue, chronique ou passagère, pour alléger les moments difficiles de la vie, fuir un quotidien lassant et vivre des émotions fortes, sans risque.

Divertir, oui. Et plus si affinités. Un roman noir réussi offre plusieurs niveaux de

lecture mais le premier ne doit pas présenter de difficultés majeures.  
C'est le contrat, tacite mais contraignant.

Comme dans toute littérature, il y a davantage de mauvais écrivains que de bons dans le polar.

Bons ou mauvais, tous, que ce soit par choix réfléchi, par pente naturelle ou par l'évidence du genre, pratiquent la langue de leur temps.

Ils sont attentifs aux déplacements de la grammaire, au vocabulaire inventé par la rue, ils travaillent une langue vivante, mouvante et, au mieux, la réinventent.

Ce qui ouvre la porte à toutes les paresseuses, toutes les approximations et toutes les banalités mais aussi à tous les culots, toutes les inventions, toutes les transgressions.

Là où la littérature générale en s'affranchissant des contraintes narratives, se corsète souvent dans les règles du « bien écrit », la littérature noire fait l'inverse.

Comme le recommandait Proust, elle attaque la langue. Avec plus ou moins de bonheur, mais on peut se demander si l'*Ulysse* d'aujourd'hui ne serait pas le *White Jazz* d'Ellroy.

Il serait absurde de faire un plaidoyer pro domo, de défendre la littérature noire comme si elle était le fer de lance de la littérature contemporaine.

Il s'écrit et continuera de s'écrire de grands romans en littérature générale et des livres jetables en littérature noire.

Il n'empêche que la différence est là, qui fait, certains jours, rechercher le bon petit polar qu'on a envie de lire, qui oblige les bibliothèques à démarquer les romans noirs par un point rouge et les libraires à nous séparer du rayon littérature.

L'ivraie du bon grain ?

La frontière a beau parfois être floue, le lecteur ne s'y trompe pas : ceci est un polar, ceci n'est pas un polar.

Et on n'écrit pas du polar par hasard.

On entend parfois dire, avec condescendance, qu'un auteur sérieux s'amusera à écrire un petit polar comme s'il ne s'agissait que d'un exercice de style exécuté en deux temps trois mouvements. C'est toute autre chose.

"Le meurtre cristallise une société et la révèle d'une manière sanglante et définitive, sous son vrai jour, ainsi que Shakespeare l'avait compris." Robin Cook

« Le polar est un sujet qu'on traite avec légèreté parce qu'on part du principe, complètement faux par ailleurs, qu'étant facile à lire, il est forcément léger. Ce n'est pas plus facile à lire que Hamlet, Lear ou Macbeth. Le polar frôle la tragédie sans tomber dedans. Sa forme contraint à une précision de contours que l'on ne trouve que dans les meilleurs romans.

Au fait, un détail en passant, une grande part de ce qui nous est parvenu de la littérature mondiale traite, d'une façon ou d'une autre, de la mort violente.

Et s'il faut absolument du sens (exigence typique d'une culture fragmentaire), il est fort possible que les tensions propres au polar dessinent simplement et pourtant exactement les tensions propres à notre génération. » Raymond Chandler

On ne saurait mieux dire.

Voilà ce qui nous rapproche, notre bien commun, notre idée partagée d'une certaine

forme d'engagement dans la littérature. Mais en dépit de notre complicité et de notre amitié, nos caractères, nos vies, nos approches de l'écriture ont été et sont radicalement différentes, ce qui nous a toujours amusées. Voyons donc maintenant comment chacune d'entre nous deux met ces idées en pratique.

## Dominique Manotti

Dans les années 90, je voyais beaucoup de films noirs et je lisais beaucoup de romans noirs américains. L'envie d'en écrire est venue d'un télescopage entre certains de mes souvenirs et certaines de mes lectures.

Dans une autre vie, j'avais été une syndicaliste engagée dans les luttes interprofessionnelles. En 1980, 10 à 11 000 travailleurs de la confection parisienne, dispersés dans une myriade d'ateliers dans le quartier du Sentier au centre de Paris, tous clandestins, se sont battus pour obtenir une carte de séjour et une carte de travail. Et moi, à leur côté, j'ai découvert un autre visage de ma ville. Six mois de lutte syndicale intense qui se sont terminés par un succès complet : régularisation des 11 000 travailleurs de la confection parisienne. Ce fut le dernier acte de ma vie syndicale. Je savais qu'un jour je raconterai cette histoire, pour en laisser une trace écrite. Mais comment l'écrire ? Je ne voulais pas prendre du recul, et en faire un travail d'historienne, je voulais garder intacts et restituer mes sentiments, mes sensations dans leur chaleur et leur violence sans les écraser sous le travail documentaire, mais je ne savais pas comment m'y prendre. Jusqu'au jour où je suis tombée par hasard sur un roman d'Ellroy, *LA Confidential*<sup>1</sup>, un superbe roman noir qui se passe à Los Angeles. J'avais déjà lu quelques livres de sociologie sur Los Angeles, plutôt bons. Mais là, pour moi, il n'y avait pas photo. Avec les sociologues, je comprenais la ville et je me sentais intelligente. Avec Ellroy, je venais de vivre Los Angeles, la chair et le sang de la ville. Ellroy faisait avec L.A. tout ce que je rêvais de faire pour le Sentier parisien. La solution s'est imposée d'elle même : il fallait écrire un roman noir<sup>2</sup>.

Cela tombait bien : le quartier du Sentier était un personnage de roman noir à lui tout seul, qui vivait avec le crime et par le crime. Hors la loi, les ateliers clandestins. Hors la loi, mais strictement régulés en interne par un système bien huilé d'arnaque aux cotisations sociales et aux impôts : les ateliers changeaient de nom et de raison sociale tous les trois mois pour échapper à tout contrôle. L'évasion fiscale et le blanchiment d'argent complétaient le tableau. Hors la loi, mais indispensables à la bonne santé de la confection parisienne, une branche économique de première importance. Hors la loi, mais bien connus des donneurs d'ordre depuis les plus grands noms du prêt à porter parisien jusqu'aux boutiques du Sentier qui tous les intégraient dans leurs calculs de rentabilité. Bien connus aussi de l'inspection du travail comme de la police du quartier qui s'employaient à regarder ailleurs : qui aurait pris le risque de nuire à ce fleuron de l'industrie française ? Sur le plan des rapports humains aussi, nous étions en plein roman noir. Aucun contrat, aucune fiche de paie, rien d'écrit, tout dans les rapports de force mouvants, donc des conflits permanents, un milieu sanguin, violent, qui réglait souvent ses multiples différents à coups de ciseaux ou de cutters, mais dès que la pression des commandes et des bagarres baissait, coup de fil au bistro du coin qui montait dans les ateliers des tournées de thé et de café, tout le petit groupe des ouvriers, chef d'atelier compris, buvait, bavardait, commentait les nouvelles que donnaient les radios des pays d'origine, allumées en permanence. Des parents ou des amis passaient faire la

---

<sup>1</sup> *L.A. Confidential*, Rivages, Paris, 1990

<sup>2</sup> *Sombre sentier*, Le Seuil Policier, 1995

conversation. Une ambiance chaleureuse, quasi familiale, dans laquelle nous nous sommes intégrés sans difficultés.

Aucune femme dans les ateliers du Sentier à l'époque, une société d'hommes entre eux, de camarades et de compagnons au sens premier de ces termes (ceux qui partagent la même chambre, ceux qui partagent le même pain). Et quand les travailleurs ont décidé de se battre, rien ne les a arrêtés.

Donc j'ai tenté de faire vivre le Sentier à travers des personnages et une intrigue qui ne le trahiraient pas, qui rendraient palpable tout ce flux de sensations. Ce serait un roman noir. Ce n'était pas un choix, c'était une évidence. Ma vocation pour le roman noir était née.

En écrivant ce roman, j'ai appris à utiliser l'entrée par le crime pour ne pas « prendre les vessies pour des lanternes », à écarter les beaux discours, les apparences, et à creuser jusqu'à atteindre les rouages de la machine sociale, à les décrire, les raconter dans leur fonctionnement quotidien, dans leur réalité nue. Une méthode de travail que j'ai définitivement adoptée, qu'il s'agisse de raconter un trafic d'armes avec l'Iran pendant la crise des otages en 1985 - 86, une campagne d'élection présidentielle mouvementée, le commerce de l'héroïne en symbiose avec le complexe industriel et portuaire marseillais pendant les années 60, ou tout autre sujet. J'ai aussi mieux compris mes personnages romanesques et les hommes qui m'entourent : Ils sont ce qu'ils font, pas ce qu'ils racontent ou se racontent. Ils ne sont ni l'incarnation du Bien (comme disait Saint Paul : « Les Justes n'existent pas sur cette terre. »), ni celle du Diable. Je cherche les mots pour leur donner vie, pas pour les juger. Libre au lecteur de le faire, s'il en a envie.

Pour ce travail de « terrassier » et de « mécanicien », il fallait trouver une écriture adaptée. Cela s'est fait presque tout seul, en récupérant quelques éléments de mon écriture d'historienne : l'écriture au « présent historique », la manie du mot exact, précis, et l'indifférence aux répétitions qui va avec : le mot précis n'a pas de synonyme. Le reste, brièveté, rapidité, rythme, transgression des règles, m'a été donné par la culture du roman noir.

Encore un mot. En écrivant l'un de ces romans, *Bien connu des services de police*, j'ai encore appris autre chose : c'est la puissance du déni dans la société française. J'ai longtemps enseigné dans le 9-3, j'ai pu constater les rapports très difficiles (c'est un euphémisme, un langage pour revue bien considérée) entre les jeunes de banlieue et les forces de police. Il me fallait en faire un roman, c'était une sorte de devoir citoyen. Comme je savais la difficulté de l'entreprise, je m'y suis engagée avec précaution. Tous mes personnages de jeunes et de policiers sont ancrés dans une documentation abondante, de nombreuses interviews, la fréquentation assidue des tribunaux, et j'ai cherché les mots précis, justes pour dire leur violence, leur souffrance, et l'omerta qu'ils pratiquent tous, jeunes et policiers, pour se protéger. A quelques exceptions près, la réaction des policiers rencontrés dans divers débats a été un rejet en bloc. « Caricatures, foutaises, chez nous, jamais. »

Pour nier la réalité, éviter de la regarder pour ne pas avoir à l'assumer, il faut ne pas la nommer. Pratique très courante dans notre culture. Souvenez vous : Nous n'avons pas fait la guerre en Algérie, mais des « opérations de maintien de l'ordre », avec des centaines de milliers d'appelés du contingent sur six ans. Tous les médias qui utilisaient le mot guerre étaient censurés. Jusqu'au jour où on l'a perdue, cette « non guerre ». Aujourd'hui, un policier ne viole pas un jeune de banlieue, il se laisse aller à quelques gestes maladroits au cours de violences en réunion, dont on ne sait jamais qui a commencé. Jusqu'au jour où la banlieue explose.

Avec l'exigence, la précision, la violence, la crudité de son écriture, parce qu'il nomme et raconte, le roman noir est un outil de la vie démocratique. Il doit être pris au sérieux.

## Sylvie Granotier

J'ai toujours beaucoup lu, de tout, en vrac. Il y avait les classiques obligés, et tout le reste, dont quelques polars que je parcourais sans dilection particulière, en touriste en quelque sorte.

A vingt ans, j'ai quitté la France et ma langue d'origine comme on largue une famille sclérosante et collet monté, pour me retrouver à San Francisco, Californie. C'était les années 70.

Je croyais parler anglais plutôt très bien, je me suis retrouvée confrontée à une langue étrangère.

L'Américain est une langue particulièrement vivante, souple, évolutive, inventive, sans corset, à l'opposé du Français. Je sentais bien le délié des phrases, la souplesse de la forme, la liberté du vocabulaire, mais je ne comprenais ni l'humour, ni les références, ni l'argot ordinaire. J'étais larguée.

Un ami américain m'a offert des polars en VO. L'idée était brillante. Un bon polar ne se lâche pas, alors j'avançais sans faire de quartiers.

On comprend en gros, puis on finit par comprendre en détail.

A force de romans noirs, les termes argotiques, les expressions parlées, les métaphores inventives, la culture commune de la vie ordinaire et ses usages me sont devenus familiers.

En même temps, je découvrais des auteurs que j'adorais, à la fois proches et exotiques, accessibles et complexes, maniant l'ironie au même titre que la réflexion et foisonnant de personnages dont la littérature "classique" m'avait privée et que je croisais dans la vraie vie parce qu'ils étaient partout.

Mon Anglais sorti de sa gangue se déliait joyeusement et mon esprit faisait de même. Je me découvrais autre.

J'ai renoncé presque entièrement à ma langue maternelle pendant près de deux ans. Le genre littéraire et la langue américaine dans laquelle je le découvrais étaient intrinsèquement liés. Il y soufflait un vent de liberté qui m'enivrait.

Le polar plus l'américain, c'était l'éclate.

Revenue en France, j'ai traduit les nouvelles d'une Américaine découverte aux USA, Grace Paley. Grâce à la traduction, j'ai compris que la liberté était dans l'auteur pas dans la langue.

Grace Paley est venue présenter son livre à Paris, dix jours d'une longue conversation entre nous. A son départ, j'ai commencé mon premier roman. Ma seule certitude, ce serait un polar.

Sans le savoir peut-être, en me parlant de son travail, Grace Paley, ma mère littéraire, m'avait autorisée à écrire.

J'ai bâti une histoire romanesque d'enquête par une femme sur la mort de son amant qui l'oblige à aller voir jusqu'au cœur de sa propre vie et de ses proches. Les masques tombant révèlent ce qu'on ne veut pas voir.

J'avais tracé les grandes lignes de mon intrigue. J'en ai rédigé six versions dont aucune ne fonctionnait jusqu'à ce que je comprenne qu'il s'agissait d'un courrier adressé par mon héroïne à sa mère.

Courrier Posthume s'est alors écrit sans coup férir parce que j'avais enfin mis à jour son vrai sujet : l'incapacité à rompre la malédiction familiale transmise à l'aveugle de génération en génération.



Grace Paley avait fait sauter les interdits que mon premier roman faisait carrément exploser.

La liberté, décidément.

A quarante ans, j'avais vécu plusieurs vies, depuis ma naissance en Algérie jusqu'à mes séjours prolongés au Brésil, en Afghanistan en passant par les Etats Unis. Ce furent mes années nomadiques, sans adresse, hors de toute règle et de toute identité sociales.

J'ai été mannequin, prof de français, grouillote dans une banque, j'ai tenu la caisse de supermarchés et j'ai fini actrice, un métier qui permet de vivre par procuration des dizaines de vies.

J'ai perdu ma meilleure amie à quatorze ans , mon cousin préféré à dix neuf ans, mon père à vingt ans. J'ai vu mourir des junkies prosélytes et se prostituer des jeunes filles pour se payer leur came.

La mort jalonnant mes jeunes années m'a été familière très tôt , me laissant une conscience aigüe de la fragilité de la vie à la fois précieuse et fugace.

J'ai vécu des expériences fortes sans grille de lecture ni expérience suffisante pour les interpréter mais je regardais, j'écoutais, sans cesse j'observais, admirative souvent de la résilience humaine.

J'avais entre les mains une matière brute, opaque. Il y avait une certaine logique, là aussi, à écrire du noir.

En tant qu'aficionada du genre, je me croyais assez affutée pour éviter les pièges nombreux débusqués dans les mauvais polars et dieu sait qu'il y en a. Le suspense artificiel, les petits arrangements avec le réel, les ellipses malhonnêtes, les dénouements tombés du ciel, le style narcissique, les afféteries du genre, l'abus d'extraordinaire etc.

La technique pose des problèmes passionnants parce qu'elle est multiple. A chaque nouveau roman, je suis à peu près sûre d'être capable de l'écrire mais paradoxalement, l'expérience multiplie les difficultés : chaque histoire demande une construction adéquate, il s'agit souvent de faire cohabiter des temporalités différentes, déterminer qui est le narrateur et si le présent de narration s'impose ou plutôt le passé.

Sans esquiver la règle de base : ne pas perdre son lecteur en route.

J'ai appris à me méfier de mes certitudes. Je n'avais pas vu venir le dénouement de mon premier roman. Il m'a choquée, il était implacable.

J'ai appris à ne pas chercher à imposer à tout prix mes éléments d'intrigue. La liberté (relative) de mes personnages, dès le moment qu'ils l'utilisent, c'est-à-dire s'émancipent, me garantit leur épaisseur humaine. Ce ne sont pas des mécaniques, même si c'est moi qui les ai inventés.

Tout cela est amusant mais, en dehors de mon plaisir, mâtiné de moments difficiles, il faut l'admettre, de doutes, de piétinements improductifs, de foirages aussi, et de joies démesurées, quel sens cela a-t-il d'écrire des romans ?

Ils rendent compte de la vie et aident à la comprendre. Le polar particulièrement, dans sa volonté de traquer les secrets, de débusquer ce qui est caché, finit par tendre un miroir exact donc impitoyable au monde réel. En écrivant, j'en apprend tous les jours.

Parfois le travail de recherche préalable à l'écriture me fait explorer des domaines dont je rends compte d'autant plus efficacement qu'ils sont le cadre d'une histoire, qu'ils agissent sur mes personnages, qu'ils ont des conséquences.

Mais même quand je les examine de près, les grands corps de la société ne sont jamais le corps de mes romans.

Je travaille depuis quelques années sur le domaine pénal. Je rencontre des avocats, je suis régulièrement des procès. En discutant avec des amis l'autre jour, je me suis rendu compte que, contrairement à eux, je ne me posais jamais la question du fonctionnement de la justice. C'est une réalité avec laquelle mes personnages se dépatouillent. Moi aussi.

J'admire Dominique Manotti d'être capable de prendre en charge le monde politique, ouvrier, sportif, policier, industriel, développant son intrigue à partir d'évènements réels, sur fond d'enquête approfondie.

Ce n'est pas mon terrain.

Chez moi, les personnages forment le socle. Du pire salaud au bien intentionné, du naïf au cynique, je les prends en charge de l'intérieur sans jugement et je les regarde vivre. J'essaie de les comprendre.

J'écris pour comprendre comment une enfant devient criminelle, une femme ordinaire clocharde, un jeune homme obèse un pervers, et une bibliothécaire discrète une meurtrière. Et comment une victime va renaître à elle-même en refusant de l'être ou peut-être se venger dans un élan primitif.

Pour le meilleur ou pour le pire, nous appartenons tous à l'espèce humaine multiple et mystérieuse.

Peut-être ai-je l'espoir qu'en exposant le pire, j'aiderai à expurger le meilleur.

Et peut-être à la fin, Manotti est-elle l'humaniste optimiste qui espère en l'homme et moi la cynique sceptique qui ne croit pas qu'on puisse changer le monde .

Nuances du noir, la noble couleur.